

Présentation

François Paré

Volume 20, numéro 2, automne 1987

Théorèmes et canons : poésie française de la renaissance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500799ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500799ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Paré, F. (1987). Présentation. *Études littéraires*, 20(2), 9–12.
<https://doi.org/10.7202/500799ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

PRÉSENTATION

françois paré

Dans ce numéro d'automne d'*Études Littéraires*, nous vous faisons pénétrer dans un univers éminemment peuplé, surhabité. Il ne foisonne pas d'objets et de lieux, mais plutôt de personnages et de noms, qui tous s'arrogent le droit à la nouvelle parole imprimée. Cette époque de la Renaissance est donc un âge où les livres se sont multipliés et où les débats pamphlétaires sont entrés dans la pratique sociale de la littérature. Cette Renaissance, c'est aussi la France « jacassière » à son meilleur, du langage sur du langage, des monceaux de mots-prétextes à l'exercice du dire, la quête d'un métadiscours qui soit toujours autre et même que le prototype intertextuel sur lequel il se profile.

Dans *La Concorde des deux langages* (1511), Jean Lemaire de Belges fait le tableau du temple de Vénus autour duquel se déploie une bourdonnante activité intellectuelle. Comme le héros du *Roman de la rose* dont Jean Lemaire avait conservé la trame, le narrateur de *La Concorde* doit subir une mort symbolique aux abords du jardin merveilleux de la poésie où l'attendent la révélation, la grâce et l'amour. Il est aussitôt emporté par le « songe » et son esprit familier, le « Labeur historien », qui évoque pour lui toutes les figures modélaires des littératures

anciennes. Jean de Meung, « homme de grand valeur et littérature, comme celui qui donna première estimation à notre langue ¹ », Dante, Pétrarque, Boccace et, à travers ces fleurons de l'Italie du *trecento*, les grands orateurs de la Rome antique. « Oyant ainsi parler et conclure Labeur historien, le bon ancien viellart, je fuz bien joyeux et luy suppliay treshumblement qu'il m'octroyast ung don, c'est que à tousjours mais je demourasse avecques luy et le service comme son clerc ; » (p. 45). Et ainsi le narrateur de *La Concorde*, ayant résolu par le songe prosopopéique le paradoxe des modèles antiques et modernes, est admis dans le temple de la connaissance où Pallas, déesse de la vertu et de la science, lui fera admirer le « miroir artificiel » (p. 46). Dans le temple palladien conçu par Jean Lemaire, espace métaphorique de toute la poésie renaissante, « il me monstra les vifves ymaiges embrassants l'une l'autre en la presence de la deesse. » (p. 46)

Dès 1511 et pendant les quelque soixante années qui ont suivi cette entrée au temple, les poètes et théoriciens de la Renaissance se sont préoccupés de modèles, de canons, de prototypes et de théorèmes. En réalité, tout dans les signes humains pouvait acquérir un caractère modélaire : la tradition pétrarquiste, la Bible, la prose cicéronienne, la science lucrétienne, la portraiture, la musique, les métamorphoses, et même, avec le temps, chacun des textes lancés sur la place marchande du monde intellectuel contemporain. Joachim Du Bellay, Étienne Dolet et Pierre de la Ramée, par exemple, sont devenus à leur tour des porte-parole canoniques.

Il y a donc toujours une énorme nostalgie dans le corpus que nous vous invitons à relire aujourd'hui. Vous me direz ce n'est rien d'original et qu'il en est ainsi de l'ensemble de la pratique littéraire à travers les époques. Sans nul doute. Mais la Renaissance française s'est montrée véritablement obsédée par ce problème du modèle. Rares sont les écrivains, néo-latins aussi bien que vernaculaires, qui n'ont pas fait de cette question le centre de leur œuvre. Quels sont donc le statut du modèle (le canon) et son institution dans le cours de l'œuvre (le théorème) ?

Voilà ce qui a préoccupé les collaborateurs et collaboratrices du présent numéro sur la poésie de la Renaissance française. Or, à l'affût du texte canonique, nous sommes tous prisonniers d'une mise en abyme qui avait commencé dès le seizième

siècle. Le « miroir artificiel » dont parlait Jean Lemaire ne nous a guère abandonnés. Ne sommes-nous pas toujours à la recherche du guide ? Le « Labeur historien » est-il encore présent dans l'ouvrage de relecture que nous nous proposons d'accomplir ? Je l'espère.

**« Ce lieu s'appelle estude et labeur et soucy ;
S'il ne se vouloit perdre, il faut attendre icy ;
Mais en fin bonne guide aura il par Honneur
Que des biens et vertus est juste guerdonneur. » (p. 42)**

Ces guides de lecture, de labeur et de souci, les voici donc par ordre d'entrée en scène.

C'est avec l'œil que ce numéro commence et avec lui qu'il se clôture. Dans son article, Éline Limbrick évalue les notions de vision et de perspective et leur fonctionnement dans le texte poétique. L'œil permet à l'écrivain de la Renaissance une première théorisation, comme on le voit autant dans l'événement graphique du poème que dans la présence architecturale de Fontainebleau. C'est à travers « l'imaginaire spéculaire » (Claude-Gabriel Dubois) que se trace la frontière du sujet connaissant.

Plus avant dans le déroulement technique du poème, Daniel Ménager analyse le rôle compensatoire de la rime à la Renaissance. Son article constitue une histoire des figures de répétition en poésie, de leur établissement difficile en début de siècle comme remplaçantes du nombre oratoire et de leur chute avec l'avènement des dictionnaires de la rime à la fin de la même époque.

François Rigolot écrit le premier de deux articles sur l'œuvre de Louise Labé. Il examine ici le processus de reformulation du modèle canonique de Pallas, tiré entre autres des *Métamorphoses* d'Ovide, dans l'univers de la Belle Cordière. Tout cela mène, on le verra, à une histoire de textile. Et à suivre le fil d'Arachné on parvient à la persona de l'écrivain, aussi visible qu'invisible dans le texte des *Louenges*.

Dans un second texte, d'approche tout à fait différente, Wilson Baldrige évoque la présence chez Louise Labé de modèles beaucoup plus anciens encore. À l'aide des études de René Girard, entre autres, Baldrige démontre comment s'effectue « la mise en scène symbolique du mécanisme victimaire » dans les poèmes de Labé.

Hannah Fournier nous invite à redécouvrir les poèmes d'Anne de Marquets et l'ensemble de la poésie de dévotion à la fin du seizième siècle. Ces œuvres, modelées sur le déroulement de l'année liturgique et sur le texte évangélique, constituent d'excellents exemples de différenciations par rapport aux écrits canoniques. En outre, la poésie dévotionnelle contient une autre forme de rapports, sexuels ceux-là, puisque le modèle liturgique renaissant est, pour Anne de Marquets, un théorème de la masculinité.

Dans un court texte, avant-propos d'une recherche ultérieure, Daniel Chouinard s'interroge sur le texte modélaire par excellence à la Renaissance : les *Théorèmes ou le sacré mystère de notre redemption* de Jean de la Ceppède. Dans l'exercice de l'écriture, le métatexte hypertrophié finit par remplacer le texte même du poème.

Enfin, Alexandre Amprimoz nous ramène parmi les nôtres par l'intermédiaire d'un grand écart, celui qui sépare le *Songe* de Du Bellay et le commentaire contemporain de Michael Riffaterre. Voilà que nous retournons à la recherche des mécanismes sémiotiques, et donc reproducteurs, du « songe ». Amprimoz fait *voir* ce que Riffaterre a vu et n'a pas vu dans sa lecture de Du Bellay.

À ces sept lectures s'ajoute un inédit de Barthélémy Aneau, le « grand Censeur » de la poésie française du milieu de la Renaissance. C'est Jean-Claude Moisan qui a retrouvé et établi pour nous ce texte merveilleux qui, par son sujet, constitue une excellente conclusion à ce numéro.

Ainsi donc le théorème est lui-même en question. Il faudra attendre plusieurs années encore, bien au-delà de la Pléiade, avant que l'écriture imprimée, la *grammaire*, devienne à elle seule la condition de vie et de mort des modèles anciens. Pour l'instant, les poètes renaissants n'ont jamais fini d'interroger la « concorde » et le « débat ». La déesse Pallas, contrairement à ce qu'avait rêvé Jean Lemaire, ne règne pas encore sur la nostalgie.

Note

¹ Jean Lemaire de Belges. *La concorde des deux langages*. Édition et notes de Jean Frappier. Paris, Droz, 1947, 112 p. Tous les renvois à cette édition.